

En visite chez :

Léo et Militza ROMIJN, Frans WEBER, Jaap KOSTER,
Frans VERSLUIS des écoles Freinet de DELFT (Pays-Bas)

PEUT-ON GUÉRIR L'ÉCOLE URBAINE DE SES ALLERGIES ?

En aménageant à Lambaréné (au Gabon), un hôpital de brousse accueillant non seulement les malades mais aussi leur famille, le Docteur Schweitzer se mettait à dos aussi bien les défenseurs de l'hygiène que les théoriciens d'une saine gestion hospitalière. Mais il savait que de nombreuses guérisons étaient à ce prix : ne pas isoler le malade du milieu qui lui assurait confiance, sécurité et soutien moral.

On découvre, actuellement à propos de l'école, des vérités semblables : cela prend pudiquement le nom d'écoles ouvertes mais ces initiatives réglementées, contrôlées et souvent déconseillées ne vont pas très loin.

Ce qui doit entrer à l'école, ce n'est pas seulement un parent mais tout un environnement terrestre et animal pour l'arracher à sa condition de caserne. Le poète Jean Giraudoux l'avait pressenti : *«Chaque conquête de la civilisation se solde par une aggravation de cette hypertension du monde humain, contre laquelle je ne vois qu'un recours, l'animalité. Notre vie ne se comprend que dans un bain de vie, qu'entourée d'une plèvre vivante et c'est la vie de l'animal qui la forme. Cette vie galopante, ailée, bondissante, nageante, est notre second système artériel, extérieur à nous, notre second appareil nerveux en dehors de nous qui ne nous est pas moins précieux que le premier...»* C'était avant la prise de conscience écologique et d'ailleurs, Giraudoux ne pouvait imaginer les animaux en dehors de leur milieu végétal. Il irait plus loin, aujourd'hui, après les découvertes de Hubert Montagner sur les communications non-verbales chez l'enfant.

Il revendiquerait pour tous les enfants la possibilité de fréquenter des plus jeunes, voire des nourrissons. Ainsi arriverait-on à reconstituer le milieu vrai de l'éducation : des animaux, des plantes, de très jeunes enfants, ces éléments-clefs qui représentent la triple allergie actuelle de l'école élémentaire urbaine.

On s'étonne qu'il y ait très peu d'écoles Freinet dans les villes et on y cherche des raisons liées au rythme urbain et à ses contraintes, à la non-disponibilité des enseignants. A Paris, une école proche de la nature ne pourrait s'imaginer qu'à mi-chemin du bois de Vincennes et du Zoo. Elle existe, c'est l'école Decroly. On sait combien elle peut compter sur l'aide officielle. Ce n'est donc pas par hasard que la répartition géographique des lecteurs de *Rustica* coïncide avec celle des abonnés à *L'Éducateur*. Ceux qui le lisent en ville, derrière quelques pots de fleurs coincés sur un balcon, sont les mêmes que ceux qui rêvent d'un pré devant leur école...

Pourtant, lutter contre les allergies de l'école urbaine est possible : des instituteurs hollandais nous en apportent la preuve. Introduire, de façon importante et permanente, des animaux, des plantes et des nourrissons à l'école relevait chez eux d'une réflexion simple sur la santé mentale des élèves. En cela, ils sont plus cartésiens que nous, et nous devons leur rendre encore aujourd'hui l'hommage que leur fournit l'auteur du *Discours de la Méthode* qui vécut vingt et un ans parmi eux : *«Quel autre pays où l'on puisse jouir d'une liberté si entière, où l'on puisse dormir avec moins d'inquiétude, où il y ait toujours des armées sur pied pour vous garder, où les empoisonnements, les trahisons, les calomnies soient moins connues, et où il soit demeuré plus de reste de l'innocence de nos aïeux ?»* On sent chez nos collègues de Delft, une solidité et un

calme dans les prises de positions pédagogiques qui contraste avec nos disputes et vaut à l'école un certain climat paisible et sécurisant. A Delft, donc, on a essayé, dans le cadre de la pédagogie Freinet, d'ouvrir les portes au maximum aux animaux, à la nature et aux très jeunes enfants. N'allez pas croire pourtant que l'école de Léo Romijn est une oasis en quartier résidentiel. Quand Léo quitte, le matin, l'immeuble Mozart, il tourne le dos à quelques centaines de locataires d'un immeuble-écran de banlieue : pas de musique suave sur fond de porcelaine ! La dure réalité des cités-dortoirs avec une atténuation pourtant : de la verdure et des sentiers d'une demi-heure qui ne croisent aucune route mais longent des canaux ou des étangs. Pour un citadin français, ce serait du luxe ! Et pourtant, les névrosés ne manquent pas dans le quartier et, il y a deux ans, à peine, Léo a trouvé son école en cendres, victime d'un pyromane. Elle a été reconstruite et aménagée en un temps record car les parents s'y sont mis et maintenant, elle a bonne allure, dans une harmonie de briques et de bois, tout sur un seul plan.

Moi, je veux un chien parce que je ne suis pas aimé

Il n'est pas exceptionnel de trouver dans une école, en France, un élevage de hamsters, de souris blanches ou un aquarium. Mais on a l'impression qu'ils y jouent un rôle décoratif, au même titre que le bouquet. Dans les écoles que j'ai visitées à Delft, j'ai noté la composition de la «ménagerie» pour six ou sept classes :

Thijsseschool :

- Classe enfantine : une perruche, un cochon d'Inde.
- Cours préparatoire : un cochon d'Inde.
- Cours élémentaire : 4 lézards, un élevage de têtards (ils seront remis dans l'étang), un pot de mouches sans ailes.
- Cours moyen : 2 rats du désert, 4 lézards, un pot de mouches sans ailes, un poulailler avec un coq et 3 poules, un lapin, deux lézards, 3 aquariums, un terrarium...

Ecole Sam Sam :

- Cours préparatoire : un poulailler, 5 poules, un coq, un cochon d'Inde.
- Cours élémentaire : un chien, 2 rats du désert, deux lapins, un cochon d'Inde, un aquarium.
- Cours moyen : un chevreau, 2 cochons d'Inde, un aquarium.

La variété et l'importance des espèces opèrent la transformation bien connue : le quantitatif se change en qualitatif. Il y a tous les jours des histoires à raconter à propos de ces animaux, ils sont assez nombreux pour être pris en charge par un groupe d'enfants, et non par un enfant isolé, des problèmes de garderie font intervenir les parents pendant les congés et les vacances. On ne peut se défaire de l'impression que l'école accueille «une autre population», en plus des élèves. Un psychologue aurait fort à faire pour recenser tous les regards et les gestes d'amitié, de curiosité, d'aide que fait naître ce parc zoologique chez les enfants.



Il est beaucoup plus facile, pour des enfants, de s'assimiler à des animaux qu'à des êtres humains.

Il m'arrive d'écouter dans des classes parisiennes des « exposés » d'élèves sur la vie des animaux. Les enfants ont à leur disposition des livres et des gravures. Ils parlent d'animaux presque mythiques. Mais, comme le dit un vétérinaire (le Dr Condoret), *« il ne suffit pas qu'on lui décrive les animaux, l'enfant veut sentir sous ses pas l'odeur de l'herbe qu'il foule ou sous la fourrure qu'il caresse, la chaleur d'une vie animale. Le monde désincarné que nous nous sommes créé ne peut éteindre toutes ses soifs... et le comportement de l'enfant vis-à-vis de son animal familier, est révélateur d'une situation affective. Hier encore, cet enfant de dix ans m'a déclaré tout à trac : « Oui, je veux un chien, parce que je ne suis pas aimé. »* La médecine vétérinaire urbaine pourrait en raconter longuement sur la place que tient l'animal dans la vie de l'enfant, place aussi ancienne que le monde... et il serait possible d'écrire une histoire universelle sur ce thème : comment les animaux ont occupé (et occupent encore) la pensée des hommes, qu'il s'agisse de les chasser, de les apprivoiser, de les élever, d'en tirer nourriture ou vêtement, de les diviniser ou même d'avoir des relations sexuelles avec eux. Pourquoi tout cela se réduirait-il à ne plus s'interroger que sur la forme des chevaux et la nature du terrain de course, en pariant au tiercé ?

Freud a consacré plus de cent pages à analyser le cas du petit Hans qui associait la chute d'un cheval à la mort de son père. Pour être moins dramatiques, beaucoup de rêves d'enfants font intervenir des animaux (13 % chez les enfants de 6 à 8 ans, 20 % chez les enfants de 9 à 10 ans, selon les travaux de Foster et d'Andersen) et partant de l'idée que les enfants s'identifient plus facilement à des animaux qu'à des personnes, le Dr Bellak mit au point un test projectif dans lequel les situations angoissantes des enfants avaient leur symbolisation dans des scènes de la vie animale. Bref, il est absolument arbitraire d'éloigner les enfants de leurs camarades de jeu naturels que sont les animaux, que ce soit à l'école ou à la maison. Bien sûr, une importante concentration d'animaux à l'école ne se substitue pas à la présence au domicile de l'enfant d'un animal auquel il s'attache personnellement. On sait que les vétérinaires et les psychiatres collaborent actuellement pour étudier comment les animaux de compagnie jouent le rôle de médiateur éducatif voire thérapeutique. Ceci a entraîné, chez les vétérinaires, une sorte de « mission éducative » à l'égard de l'enfant : *« Son langage, ses attitudes, ses références aux désirs de l'enfant, dans son analyse du cas, son comportement vis-à-vis de l'animal, devront être empreints de la dimension affective que l'enfant a accordée à son petit compagnon. Il devra bannir tous gestes ou manœuvres qui pourraient être jugés par*

les enfants brutaux ou agressifs. Opérer avec la plus extrême douceur, se rappelant que tout ce qu'il fait à l'animal, c'est à l'enfant qu'il le fait. »

Les animaux à l'école ne modifient pas seulement le climat des relations mais enrichissent considérablement la vie scolaire proprement dite : textes, contes, sciences et mathématiques y trouvent leur bénéfice. Ceci est trop connu pour qu'on y insiste.

Des germinations sans coton hydrophile

Les Néerlandais se flattent de dépenser plus en plantes et en fleurs pour leur maison qu'en distractions, sorties, théâtre et cinéma. Cette prédilection pour le monde végétal se vérifie, à Delft, dans le souci de la municipalité de doter les écoles de jardins scolaires, semblables aux jardins ouvriers, c'est-à-dire, à l'extérieur de la ville, là où le prix du terrain n'est pas exorbitant. Des escouades d'élèves y vont retourner la terre, planter des fleurs et des légumes... sans être sûrs de les récolter. Dans l'école de Léo, on a procédé autrement : on s'est battu pour obtenir quelques arpents, autour de l'école car ce qui est essentiel, ce n'est pas la production mais la possibilité quotidienne d'observer les transformations des plantes. De même, il ne s'agit pas d'envoyer des classes entières au jardin mais de conserver à cette activité son caractère artisanal : ce sont 4 à 6 élèves qui sous la direction d'un parent d'élève ont la responsabilité d'un carré.

On n'aperçoit pas dans les classes, ces caricatures de plantation « à la française » qui condamnent quelques malheureuses graines à germer dans du coton hydrophile par souci de propreté : le coton sèche vite, la racine s'emmêle dans les fibres : impossible de voir les poils absorbants. Elles traverseraient une galette de mousse... mais il faudrait en chercher en forêt. Ici tout paraît plus simple, dans ces classes qui sont comme des jardins d'hiver, envahies de plantes, de semis de blé, d'orge, de haricots, de lentilles... Les soins aux plantes, comme ceux aux animaux, obéissent à des règles, développent des rituels, s'accompagnent d'accidents ou de surprises. L'enfant s'identifie à un degré moins fort mais tout de même non négligeable dans ces croissances... On le rend sensible aux odeurs des plantes, aux terrains et aux engrais qu'elles apprécient, on suit la transformation des feuilles mortes, les limaces, les escargots, les champignons qu'elles nourrissent, on examine les haies, les troncs d'arbre, autour de l'école. Tout cela suppose que les maîtres eux-mêmes soient d'instinct portés à goûter les chan-



Semer, planter, voir pousser et fleurir des plantes que l'on soigne quotidiennement est une expérience irremplaçable pour un enfant.



Il y a dans la rencontre de deux jeunes enfants, avant tout langage, des accords, des ébauches de communication.

gements insignifiants du monde végétal, à les rechercher, à s'en émerveiller : apprendre à rêver autant qu'à se documenter, les études des normaliens n'y préparent guère.

Depuis quelques années, il n'est plus possible d'étudier la nature sans prendre parti, sans s'engager, au sens que donne à ce mot Mac Luhan : «*Engagement signifie mobilisation de toutes les facultés dans une situation donnée et exige un échange constant de l'individu avec son environnement. Et pour qu'il désire maintenir la continuité de l'échange, il doit avoir le sentiment d'un but à atteindre.*» (Cité par Jeanne Daubois dans *La nature et nos enfants.*) Actuellement, tout le monde veut mobiliser l'enfant sous la bannière écologique, en faire un agent contre la pollution. En Grande-Bretagne comme en France, des enfants vont nettoyer bénévolement des parcs et des plages mais on oublie que c'est souvent l'adulte qu'il faudrait éduquer et que c'est exiger trop des enfants qu'ils le fassent, à eux seuls. Interdire ou empêcher des plantations dans les écoles, obliger les enfants à examiner des tubercules, des marrons ou des bourgeons alors qu'en isolant ces éléments on prive la classe de l'essentiel : les relations d'un être avec son milieu, c'est dans une certaine mesure accélérer notre déshumanisation.

Un temps viendra où on se rendra compte que le jardin à l'école (intérieur et extérieur) est aussi indispensable que les sanitaires ou la cour de récréation.

La découverte des enfants ritualisés

Léo m'a raconté que lorsqu'il s'est présenté à l'école avec sa fille, âgée de quelques semaines, ce furent tout d'abord les fillettes qui vinrent lui faire des risettes et qui se proposèrent de la garder. Mais lorsque les garçons virent que c'était le père qui donnait le biberon, langeait l'enfant, s'occupait de lui avec tendresse et précaution, ils s'approchèrent, à leur tour, pour revendiquer le droit de s'en occuper. C'est le sexisme de la vie familiale qui prive les garçons du contact avec les plus jeunes enfants.

Depuis une dizaine d'années, le professeur Montagner observe des enfants de 6 mois à 3 ans pour étudier les formes et la signification des échanges non verbaux. «*Ce sont surtout des comportements de sollicitation qui ont été étudiés à l'aide d'une caméra soustraite aux regards des enfants, afin qu'ils ne se sentent pas observés. Chez l'enfant qui sollicite, une posture est apparue comme particulièrement efficace : il s'agit de l'inclinaison de la tête sur l'épaule, et parfois du tronc, accompagnée ou non d'autres éléments posturaux, de gestes, de mimiques.*» Lorsque la posture est émise seule, elle déclenche chez l'autre enfant des sourires et des mimiques ; lorsqu'elle s'accompagne d'une main tendue vers l'objet convoité, paume sur la table ou sur le sol, mais sans chercher à le prendre, dans 80 % des cas observés, après 10 à 15 secondes, le premier enfant donne l'objet. Mais si le deuxième enfant tente de prendre l'objet sans l'avoir sollicité, s'il présente la main, paume vers le haut, en direction de l'objet, il essuie un refus dans plus de 80 % des cas. Il existe donc un rituel non-verbal chez les très jeunes enfants, une «*sémantique des postures*» ce qui fait conclure

M. Montagner de la façon suivante : «*L'enfant de dix-huit mois à trois ans, n'est pas aussi égocentrique que certains l'ont affirmé... l'acquisition d'une gestualité adéquate, signifiante, semble revêtir une grande importance dans la formation et le développement des relations sociales du jeune enfant. Les enfants non ritualisés, à gestualité rudimentaire ou «*explosive*» sont mal acceptés par les autres, ne sont que rarement imités, ou de façon brève, et ne sont pas intégrés dans leurs activités communes : poursuites ludiques diverses, imitations successives, coopération dans le transport d'objets encombrants. Le comportement de ces enfants à gestualité inadéquate, peu signifiante, ne remplit pas en effet les fonctions des actes ritualisés : établissement et renforcement des liens inter-individuels, communication non ambiguë, canalisation de l'agression.*» Et il souhaite qu'on ne s'intéresse pas seulement au développement sensori-moteur et à la coordination musculaire dans le développement psychique des enfants de la maternelle mais également aux «*schèmes moteurs signifiants que sont les actes ritualisés qui permettent au jeune enfant d'être accepté et intégré dans un milieu d'enfants aux capacités motrices intactes et à la gestualité signifiante.*» Or ce souhait, c'est précisément ce qui se réalise dans les écoles où est rendu possible un contact entre très jeunes enfants. Sans oublier qu'une enseignante, à la fin de son congé de maternité est cruellement séparée de son enfant alors que le milieu de travail peut, sans grandes modifications, accueillir ces nourrissons. Les autres enfants puisent dans ce contact tous les bénéfices du «*nursing*» et du «*early handling*» comme disent les Américains, c'est-à-dire de l'éveil des sentiments et des gestes maternants et du plaisir de caresser. (En 1953, Weiniger compara deux groupes de petits rats, les uns à l'écart de toute manipulation, les autres caressés à l'épine dorsale. Dans ce dernier groupe, les rats manifestèrent une meilleure croissance pondérale, moins d'émotivité, une meilleure aptitude à l'apprentissage et à la dominance, enfin une résistance plus grande aux agressions.) A Delft, les parents n'ont manifesté aucune opposition à la présence d'enfants qui normalement devraient fréquenter une crèche. Ils savent que le sentiment de sécurité de la mère ne peut que favoriser son action éducative... et aux murs, des textes d'enfants leur rappellent au besoin les émotions de leurs propres enfants nées de ces contacts. Devant cette compréhension et cette bonne volonté des parents, on arrive à se demander si une école Freinet n'est pas d'abord un endroit où les parents vivent en symbiose avec les aspirations des maîtres...

Ce qui m'intéresse, c'est la conversation avec mon fils

J'ai rencontré une délégation de parents de trois écoles Freinet de Delft qui a accepté de discuter du rôle des parents dans le fonctionnement d'une école. Comme partout ailleurs, les parents essaient de deviner ce que peuvent signifier les remarques des bulletins scolaires. J'ai noté cette observation qui m'a donné à réfléchir : «*Ce qui m'intéresse, ce n'est pas le bulletin, c'est la conversation avec mon fils.*» Je me suis dit que nous fabri-

quons des grilles, des bulletins, des bilans de plus en plus descriptifs et précis à l'intention des parents et que par là-même, nous nous privons de leur visite (ils ont l'information qu'ils souhaitent, par écrit) et aussi du dialogue parents-enfants (tout est clair !). A la limite (mais la chose est difficilement réalisable quand les deux parents travaillent), on pourrait imaginer une scolarité sans bulletin pour obliger les parents à fréquenter l'école afin de se rendre compte du travail de leur enfant. Cela se fait dans quelques écoles québécoises et ne relève d'aucune vision utopique...

Dans ce quartier, la population est mixte : cadres moyens et ouvriers ayant quitté Rotterdam pour acquérir un appartement plus agréable, mais en cité-dortoir. «*Pour que l'école démarre bien, dit Léo, il faut associer les parents à la définition des buts de l'école.*» Il faut se résigner ensuite à ne toucher qu'une partie de ce public : 80 parents sur 225 viennent aux trois réunions d'informations générales et à des réunions avec le maître de la classe. Il faut ajouter que de nombreuses consultations se font aussi par téléphone. Quand ils viennent à l'école, ils préfèrent agir que discuter : encadrer des enfants pour le jardinage, animer un club d'échecs, s'occuper des petites réparations et installations qui ne relèvent pas des services municipaux, préparer des fêtes et des excursions.

Du journal scolaire au journal de quartier

Quand une idée est révolutionnaire, elle déborde inévitablement les lieux qui l'ont fait naître. Ainsi en a-t-il été de l'imprimerie à l'école en Hollande : à Amsterdam s'est créé un «*Taaldrukwerkplaats*», un atelier de la parole imprimée, ouvert en permanence à la population d'un quartier où les expulsions sont nombreuses. L'idée d'un journal de quartier n'est pas venue de suite. C'est le désir d'avoir une bibliothèque de quartier qui a mobilisé un certain nombre d'habitants ; ils décidèrent d'imprimer des posters et des tracts et leur révélation fut de constater que «*leurs paroles ordinaires*» allaient être imprimées et diffusées. Les deux animateurs, Henk v. Faasen et Jost v. Hest prirent conscience que ce qu'ils réalisaient c'étaient tout simplement le «*respect de la Constitution et sa mise en application*». Accorder la liberté de parole sans donner les moyens de la diffuser, n'était-ce pas une hypocrisie ? Ils allaient donc ouvrir un atelier où tous ceux qui ont le désir de communiquer pourraient le faire : les comités de défense du quartier, les groupes de femmes, les enfants et adolescents, groupés par classe ou isolés, les poètes amateurs... On dépassa vite le stade du «*self-service*» pour aboutir à une coalition des efforts lors de la hausse des loyers ou des projets du gouvernement pour supprimer l'aide aux femmes qui avortent. Des journaux acceptèrent de reproduire les tracts, les affiches, les productions de l'atelier. Actuellement les deux bénévoles qui l'animent font la chasse aux subventions culturelles. Un esprit de lutte s'est

La liberté d'expression garantie par la Constitution ? Elle passe par l'imprimerie pour tous.



ainsi greffé sur cet atelier qui n'aurait pu être qu'un club d'activités graphiques. Tout cela parce que la parole était restituée à une population modeste qui ne croyait pas qu'elle avait une vérité et une valeur.

Les inconvénients de la «colonnisation»

Il ne faudrait pas conclure trop rapidement qu'être instituteur en Hollande, en 1980, c'est une vie de rêve. Sans doute la formation des équipes pédagogiques y est-elle simple : le directeur, élu par la commune, lui présente l'équipe de ses adjoints. Il peut à sa guise être autoritaire ou faire fonctionner l'autogestion. Mais il demeure menacé par le chômage, tout comme ses adjoints et par le «*verzuijing*», c'est-à-dire la «*colonnisation*» (avec deux N !). La société hollandaise repose en effet sur quatre colonnes (zuil) : la colonne calviniste, la colonne catholique romaine, la colonne neutre ou bourgeoise libérale, la colonne socialiste. Chaque groupe a, dans tous les organismes de la vie publique, ses comités, conseils, assemblées où l'on discute et où l'on vote. Ce n'est pas à des parents néerlandais qu'il est nécessaire d'expliquer comment fonctionne une réunion de coopérative scolaire. Chaque commune d'une certaine importance doit entretenir trois écoles : une calviniste, une catholique et une laïque, les trois touchant des subsides de l'Etat en fonction de leur clientèle... et, au besoin, condamnées à disparaître, faute d'élèves. La concurrence est dure mais la déchristianisation du pays conduit même des édifices religieux à céder la place à des magasins de tapis, comme sur la Rozengracht d'Amsterdam, ou à se transformer en auberge de jeunesse hippie, comme à Waterlooplein. Chez nos camarades à Delft, la lutte pour une école laïque a été conduite depuis trente ans par Frans Versluis, fondateur de la Freinet Beweging Nederland. Le 19 novembre 1950, les statuts du mouvement Freinet étaient déposés et plusieurs centaines de presses de la C.E.L. furent vendues aux coopérateurs. En 1951, Frans se rendit au congrès de l'I.C.E.M. avec un car transportant trente militants. Ils seront quarante en 55, 30 en 57, mais en 67 le groupe va être obligé de renoncer pratiquement à exister. Il reprendra en 70 avec une nouvelle

Une institutrice hollandaise ? Une femme entre un cartable et une pancarte («nous ne voulons pas de chômeurs dans l'enseignement»).





La coordination verticale à l'école ? Parfois un sketch improvisé par les maitres sur les incidents de la semaine (réunion coopérative à l'école Samsam).

génération, celle de Delft. La F.B.N. est la seule à adhérer à la charte de l'École Moderne et de ce fait ne peut comprendre comment un autre groupe concurrent, catholique, peut se déclarer appartenir à la F.I.M.E.M. La coopérative associée à la F.B.N. ne fournit qu'aux adhérents matériels, fichiers et documentation, fidèle au principe que la coopérative ne doit pas se faire exploiter par des non-membres. Elle est donc chagrinée de constater que la législation française qui interdit le refus de vente à la C.E.L., conduit cette dernière à servir ses adversaires.

On trouve nos camarades hollandais aussi à la pointe du mouvement syndical ; après la classe, on fabrique le matériel de propagande et lors de mon passage j'ai assisté à une manifestation à la «portugaise» : un défilé de protestation avec femmes et enfants, à travers une ville étonnée mais non hostile ou railleuse : il s'agissait de s'opposer au licenciement de jeunes maîtres suite à la baisse d'effectifs. Le mot d'ordre «25 élèves par classe» de Freinet traverse les frontières. Après le meeting, des cars devaient conduire les manifestants à Utrecht pour une démonstration encore plus importante.

Mais la menace la plus importante est vraisemblablement le bouleversement démographique de ces vingt dernières années ; la Hollande, pays agricole, cela n'est plus vrai qu'à 6 %. La Royal Dutch, Philips, Unilever, l'industrie des transports (la moitié des transports sur le Rhin et 30 % des transports routiers sont néerlandais, au sein de la C.E.E.) ont installé des géants industriels et remodelé le paysage : «Les bureaux constituent un véritable cancer pour les grandes villes dont les centres ne logent plus guère que des dossiers. Les humains ont émigré vers les périphéries dans des mini et maxi Sarcelles enchaînées les unes aux autres dans la conurbation la plus monstrueuse d'Europe.» Entre les H.L.M. monotones et les supermarchés conquérants, quelle place reste-t-il pour l'école ?

Cette menace est aussi celle de tous les pays européens. Nos camarades hollandais se sont déclarés prêts à organiser le premier congrès de la F.I.M.E.M. sur ce thème en avril 1981 : «L'ÉCOLE FACE A LA DÉGRADATION URBAINE : la pédagogie Freinet apporte-t-elle des solutions ?» Ce qui a été fait à Delft constitue déjà une réponse, en tout cas un espoir.

R. UEBERSCHLAG

Une manif, on la suit en famille.



Une coopérative d'instituteurs ? Un outil militant, pas une épicerie.

